

971.428006
C575
1952

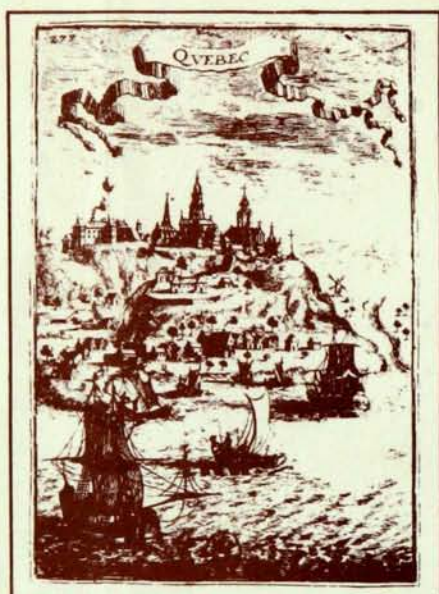
1902 - 1952

Cinquantenaire

DE

*l'Alliance Française
de Montréal*

~~~~~  
6 mars 1952



Bibliothèque Nationale du Québec

76841

## CONSEIL D'ADMINISTRATION DE L'ALLIANCE FRANÇAISE

---

*Président* : Monsieur Ernest Tétreau, C.R.

*Vice-présidents* :

L'honorable Gregor Berclay ;                      Le sénateur Léon Mercier-Gouin ;  
Monsieur Jean Lallemand ;                      Monsieur Marcel Nougier.

*Secrétaire* : Monsieur Jean Houpert

*Directeurs* :

|                                      |                               |
|--------------------------------------|-------------------------------|
| MM. Claude Bourgeois ;               | MM. Léopold Houlé ;           |
| Pierre Charton ;                     | le Dr J.A. Leduc ;            |
| le Dr Eudore Dubeau ;                | Henri Lefèvre ;               |
| François Ducros ;                    | Marcel Louis ;                |
| Roger Duhamel ;                      | le Dr Pierre Masson ;         |
| le sénateur R.P. Du Tremblay ;       | le Dr A. Nové-Josserand ;     |
| l'honorable juge E. Fabre-Surveyer ; | Paul Péladeau ;               |
| l'honorable juge A. Garneau ;        | l'honorable juge H. Perrier ; |
| l'honorable Henri Groulx ;           | Roger de Roumefort ;          |
| John-T Hackett ;                     | Georges-P. Vinant.            |

*Anciens présidents* :

Monsieur H. Beaugrand (1902-1903) ;  
l'honorable juge J.E. Robidoux (1903-1909) ; sir Henry-T. Taschereau  
juge en chef de la Province de Québec (1909) ;  
l'honorable juge Gonzalve Désaulniers (1909-1934).

## L'ALLIANCE FRANÇAISE DE MONTREAL

---

Le 14 mars 1902, le comte des Etangs, délégué par l'Alliance française de Paris, réunissait, dans les salons du journal *La Presse*, un certain nombre de personnalités montréalaises. C'est à cette réunion que fut décidée la fondation de l'Alliance française de Montréal. Lors d'une seconde réunion, quelques jours plus tard, un comité de direction fut élu et la première saison de conférences eut lieu au cours de l'hiver 1902-1903. Depuis, l'Alliance française de Montréal n'a pas cessé de poursuivre son œuvre toute au service de la pensée et de la culture française.

1952 marquait le cinquantième anniversaire de notre fondation. Il fut décidé de marquer cette date par un banquet qui eut lieu dans la grande salle de l'hôtel Ritz-Carlton, le jeudi 6 mars 1952.

A l'appel du comité d'organisation, les personnalités suivantes voulurent bien accorder leur patronage d'honneur à cette fête de l'amitié et de la culture française et la rehausser de leur présence :

Le Très Honorable Thibaudeau-Rinfret, juge en chef du Canada et Président général de l'Union des Alliances Françaises du Canada ;

Son Excellence Monseigneur Paul-Emile Léger, archevêque de Montréal ;  
L'Honorable Gaspard Fauteux, lieutenant-gouverneur de la Province de Québec ;

Son Excellence Hubert Guérin, ambassadeur de France au Canada ;  
L'Honorable Omer Côté, secrétaire de la Province de Québec ;  
Son Honneur Camilien Houde, maire de Montréal ;  
Monseigneur Olivier Maurault, recteur de l'Université de Montréal ;  
Monsieur Cyril James, principal de l'Université McGill ;  
Monsieur Jean Mouton, conseiller culturel de l'ambassade de France ;  
Monsieur Ernest Triat, consul général de France à Montréal ;  
Monsieur Jean Bruchési, président de l'Institut Canadien de Québec ;  
Monsieur Léonidas Bachand, président de l'Alliance Française de Sherbrooke ;  
Monsieur Louis-Philippe Gagnon, président de l'Alliance Française d'Ottawa.

Page deux

FL  
95  
C556  
1952

Parmi les invités se trouvaient l'honorable juge Edouard Fabre-Surveyer, seul survivant avec le docteur Albert Le Sage, du groupe des fondateurs ; ainsi que les présidents des diverses sociétés françaises de Montréal.

A la fin du banquet, le président : Monsieur Ernest Tétreau rappela l'activité de l'Alliance française de Montréal durant le premier demi-siècle de son existence et rendit hommage à la mémoire du docteur Paul Villard, récemment décédé, qui fut pendant trente-six ans secrétaire général de l'Alliance.

Le second orateur de la soirée fut le très honorable Thibaudeau-Rinfret, juge en chef du Canada et Président général de l'Union des Alliances françaises du Canada. A ce dernier titre il retraça les étapes par lesquelles était passé le projet d'établir une Union canadienne des Alliances françaises et comment ce projet venait d'heureusement aboutir quelques mois plus tôt.

En l'absence de l'ambassadeur de France, Monsieur Ernest Triat, consul général de France à Montréal, apporta le message de la France et transmit les vœux des autorités officielles.

Au nom de l'Institut Canadien de Québec, dont il est le président, et des sociétés sœurs de l'Alliance française de Montréal, Monsieur Jean Bruchési, sous-secrétaire de la Province de Québec, prononça l'allocution suivante :

"Le hasard, que Saint-François de Sales appelle le dieu des rencontres, fait parfois curieusement les choses.

"C'est ainsi qu'un authentique Montréalais prend part au cinquantième de l'Alliance Française, en sa qualité de président de la plus ancienne société culturelle de la ville de Québec ; le plus que cinquantième Institut Canadien, car l'Institut Canadien a cent trois ans, ce qui permet aux Québécois de se dire une autre fois en avance sur Montréal.

"Il n'en reste pas moins que le rôle d'un Montréalais délégué par Québec, dans une circonstance aussi mémorable, est périlleux à tenir.

"Quoi qu'il en soit, l'esprit d'union sacrée qui animait les fondateurs de l'Alliance Française, il y a soixante-neuf ans, inspire plus que jamais les dirigeants des Alliances Françaises du Canada. Une preuve nouvelle vient

d'en être donnée par la formation de cet organisme que préside, avec tant de dignité, le très Honorable Thibaudeau-Rinfret, Juge en chef de la Cour Suprême : l'Union des Alliances Françaises du Canada.

"Je ne chercherai pas à savoir si c'est l'Institut Canadien de Québec ou l'Alliance Française de Montréal qui est le plus ancien du genre au Canada. Force nous est toute fois de reconnaître que l'Alliance Française de Montréal est un plus authentique Comité que l'Institut, puisqu'elle en porte officiellement le nom. Tous les deux, même si l'accent est ici plus prononcé qu'à Québec, ont pour objet de faire connaître la France dans la plénitude de son génie, plus particulièrement de faire aimer la langue française, le verbe français, dont l'un de vos anciens présidents, intègre magistrat et fin poète, Gonzalve Désaulniers, disait un jour :

*"Nous l'avons défendu contre toutes les haines  
"Et nous le maintiendrons contre tous les courants".*

"Comme l'Institut Canadien, dont les Montréalais de 1880 étaient jaloux — jalousie qui n'eut plus sa raison d'être quand votre Alliance Française fut fondée en 1902 — vous êtes donc une "société littéraire vouée au culte de la langue française."

"On vous a dit et on vous dira que vous êtes restés, en dépit de tous les obstacles, dans la voie que vos fondateurs avaient tracée. L'Alliance Française mérite par conséquent l'hommage public qui monte vers elle en ce jour. Mais cet hommage ne s'adresse pas seulement à une société cinquantenaire. Par delà les hommages et les institutions, il s'adressa à une des formes les plus éclatantes de la civilisation humaine : à la civilisation française dont nous avons plus que jamais le devoir d'assurer le rayonnement.

"La modestie n'est généralement pas la vertu préférée des hommes, même de ceux qui en parlent davantage. Elle est encore moins le propos des sociétés. Et pourquoi celles-ci seraient-elles modestes quand elles sont demeurées fidèles à l'idéal de leurs fondateurs ?

"C'est à une époque de noir pessimisme que naquit l'Institut Canadien de Québec, à une époque où François-Xavier Garneau se demandait si son œuvre n'allait pas devenir une épitaphe sur le tombeau du peuple dont il avait entrepris de célébrer la grandeur, à une époque où, au Canada français,

il n'y avait aucune institution d'enseignement supérieur, aucune société littéraire ou scientifique, aucune bibliothèque publique. Ceux qui le fondèrent, jeunes eux-mêmes, répondaient au désir d'une jeunesse ardente, désireuse de cultiver les arts et les lettres. Ils étaient en outre convaincus que l'action politique ne pouvait pas seule assurer la survivance des Canadiens, qu'elle risquait même de la compromettre par le jeu des luttes partisans.

"Lorsque parut l'Alliance Française de Montréal, en 1902, la situation n'était plus la même, heureusement. Mais il restait beaucoup à faire et il reste toujours beaucoup à faire.

"Ce qui reste à faire, l'Alliance Française de Montréal n'hésitera pas, pour sa part, nous le savons, à l'entreprendre. Ceux qui la dirigent n'ignorent pas, avec Richelieu, que l'histoire est la règle de l'avenir. Ils ont un passé dont ils peuvent être fiers et qui doit leur servir de guide. Ce passé témoigne éloquentement de notre foi dans la France...

"De quelle France ? demanderont peut-être certains. A ceux-là, nous pourrions répondre, un peu à la manière de Jeanne d'Arc, devant les juges qui voulaient savoir quel pape reconnaissait la Pucelle : Y a-t-il donc plusieurs Frances ? Pour nous il n'y en a qu'une : celle qui, suivant le mot du Cardinal Mercier, doit se souvenir qu'elle est une grande nation pour le demeurer, celle que Benoit XV appelait la Terre des Saints, celle qui a apporté sur ce continent, avec l'Évangile, son génie et sa langue, celle qui est le pays des résurrections, celle dont le monde — et le Canada encore moins — ne peut se passer, celle qui, même dans ses plus graves errements, n'a jamais renié, au fond de son cœur, le signe de son baptême."

---

*C'est le docteur Philippe Panneton-Ringuet, directeur en exercice de l'Académie Canadienne-Française et membre de l'Alliance française qui fut le principal orateur de la soirée. Nous donnons in extenso le texte de sa magistrale conférence.*

## FIDÉLITÉS (1)

Il était un mot, un nom, que savaient nos mères et qu'elles nous apprenaient à prononcer dès après ceux du Canada et de Rome. C'était un nom doux et vibrant, facile à des lèvres d'enfant; un nom différent et "soyeux comme le nom d'une femme jadis aimée". Ce nom était *France*.

C'est que nous gardions avec ce pays si éloigné de nous par le temps et la distance des liens qui pour être faits de souvenirs plus que de contacts, n'en étaient pas moins perceptibles. Ce n'étaient plus les liens politiques. La remorque avait été coupée un jour d'orage, il y avait longtemps. Et depuis lors nous ne dérivions plus de conserve. La dernière fois que Québec avait vu pointer à l'horizon les mâts du beau navire de France, cette nef courageuse sur laquelle étaient venus mes aïeux et dont on refusait d'admettre qu'elle ne dût jamais revenir — cette dernière fois, sa corne battait pavillon fleurdelysé. Tel il était resté dans l'esprit de la plupart des nôtres. Pour eux rien au monde ne changeait; et à cette époque, le mot final de Maria Chapdelaine eût été véridique. S'ils fussent allés en France, nos gens eussent reconnu quand même celle qu'ils n'avaient pas cessé de chérir; mais ils se fussent écriés comme en présence d'une chère parente retrouvée après des années: "C'est bien elle. Et elle est toujours avenante. Mais pourquoi a-t-elle ainsi changé sa coiffure?"

C'est un coup de clairon, un coup de canon plutôt qui nous vint tous secouer. En 1914 la terre trembla, cette vieille terre que nous pensions à jamais rassise. Et ce n'était encore qu'un prélude. Mais déjà nous avons ouvert tout grands les yeux, des yeux étonnés qui ne pouvaient s'en croire.

Les événements de ces années dangereuses éveillèrent des sentiments qui n'étaient point nouveaux, mais dont l'intensité même ne laissa pas de

---

(1) Extrait de "L'Action Universitaire", vol. 18, no. 4, juillet 1952.

nous surprendre. C'est qu'il était resté, qu'il reste encore, qu'il restera toujours entre la France et nous des liens intangibles.

Et ces liens sont trois, chiffre magique.

Rien jamais ne peut remplacer le lien qui attache le fils à sa mère. C'est qu'il n'a été, ce lien, ni appelé, ni voulu, ni même accepté. *Il est*, simplement. Chair de sa chair. De même, ceux que les navires du roi avaient conduits sur les rives boisées et périlleuses du Saint-Laurent et de l'Acadie, c'étaient des Français. Ceux qui dans la terre durement libérée de ses arbres et de ses cailloux déposaient avec parcimonie la semence apportée de France, avoïnè et froment, c'étaient des Français. Et quand venait la moisson, du grain péniblement récolté, ils faisaient du pain dont ils disaient en souriant : "Il est bon. On dirait du pain de France !" Et ceux-là maintenant étaient des Français *au Canada*. Puis ceux qui partirent souvent souvent maigres de richesses mais lourds de la gloire des découvreurs, c'étaient encore des Français; mais désormais des Français *du Canada*. Qui acceptèrent de vivre dans les campagnes nouvelles, le dos à la forêt maléfique, ouvrant des paroisses chaque fois plus loin du fleuve paternel et des bourgades protectrices; qui ayant fait le signe de la croix, poussaient le soc sur les contreforts des Laurentides pendant que dans la maison la femme enseignait aux enfants à chanter dans la langue venue elle aussi de la Saintonge ou du Berri; ceux-là étaient vraiment des Français *du Canada*. Et je ne dis pas des Canadiens; car même habitant si loin, non pas à dix heures d'avion mais à un mois de voile des côtes de la Normandie ou de l'Aunis, ils se sentaient, tout en étant de fait Canadiens, tout aussi Français que les cousins restés là-bas à continuer sur place les destinées de la France.

Puis on changea de siècle. Avec le XVIIIème, ce qui était simple avant-poste prit figure de colonie. Un Français venu de France put s'y sentir chez lui. Arrivant sur nos bords, il pouvait se croire toujours en France; mais dans quelque province lointaine, toute neuve encore. Il y trouvait des colons qui ressemblaient à ses paysans, et des *voyageurs* qui, eux, ne ressemblaient à rien. Mais il y rencontrait aussi des hobereaux et des fonctionnaires, avec les mêmes soucis d'avancement, les mêmes querelles de préséance, les mêmes intrigues politiques et amoureuses. Les yeux de tous étaient tournés vers ce Versailles d'où venaient les courtisans mais que n'avaient jamais vu les *habitants*. Et tous croyaient sentir sur eux, même de si loin, la lumière

vivifiante et dorée du Roi-Soleil. Ceux-là étaient en vérité nettement canadiens. Mais qui disait *canadien*, disait encore *français*. L'on était canadien comme l'on était ailleurs normand ou provençal. C'était une façon particulière d'être français; et aussi bonne que toute autre. La Nouvelle-France, en somme, était une province de plus de la Vieille France.

Mais un jour vint où le destin frappa; frappa à coups cruels et répétés. Le corps de la France se rompit, laissant ici un peu de cette chair française condamnée à vivre désormais séparée du sein maternel. Quelques intendants et seigneurs s'en retournèrent, qui à son château, qui à son bureau de France. Les soldats de Carignan, eux, les petits porteurs d'épée, et les obscurs commis aux écritures et surtout ceux qu'on appelait déjà les *habitants*, les vrais, y compris les jeunes miliciens porteurs de vieux mousquets restèrent sur le rivage. Ils se sentaient désemparés. Ils attendirent, mais en vain. Ce qui devait être, leur semblait-il, un simple entretemps, devint une éternité. Entre la France mère et le Canada orphelin, il y avait désormais la mer; et plus profonde encore, il y avait la défaite et l'abandon forcé. Sur cette mer il y avait bien, qui couraient glorieusement, les Jean Bart et les Duguay-Trouin. Mais ils ne venaient point jusque chez nous. D'ailleurs, à ce moment, comme le dit justement Gaxotte, à ce moment de son âge "la France doutait de sa vocation maritime". Après l'espagnol et le hollandais, c'est le pavillon anglais qui commençait de dominer les mers. Aussi, lorsque Canadiens et Acadiens, frères dans le malheur, interrogeaient l'horizon marin, rien ne se montrait plus à leurs yeux de la France trop lointaine. Rien autre, à l'infini, que les vagues dures et grises et vides de l'Atlantique. Quand enfin ils furent las d'attendre vainement sur la rive des vaisseaux qui ne revenaient point, quand la nuit fut venue, elle, froide et noire sur la mer et dans leur cœur, ils se dirent tristement les uns aux autres: "A quoi bon attendre plus longtemps. Il fait froid... Et ils ne reviendront plus." "Rentrons," dit monsieur le curé. "Rentrons," dirent les paysans. "Rentrons," dirent les soldats. Quant aux femmes, elles ne dirent rien. Elles se contentèrent d'ouvrir leur manteau de bouracan où les enfants s'étaient blottis contre la bise. Puis tandis que les soldats s'allaient consoler avec ce qui pouvait rester de vin de France, les autres s'assirent autour de l'âtre profond où brûlaient les bûches d'érable. Grand-père, celui qui était né *là-bas*, avait les yeux fermés et le menton appuyé sur son bâton. Alors la mère se mit à chanter à mi-voix les chansons, les vieilles chansons venues de France, pour en bercer à la fois

les cœurs et les enfants. Car ces chansons étaient tout ce qui leur restait d'Elle.

Les années passèrent. Et avec les années d'autres générations. Les frères étaient morts et les cousins s'oubliaient. Des nouvelles de là-bas, il n'en venait jamais; ou si étranges! Sur le patrimoine, la France continuait de vivre sa vie mouvante et généreuse. D'une décade à l'autre changeaient ses institutions, ses chansons, son langage et jusqu'à son vêtement. La dernière fois que le Canada avait vu un Français de France, il portait habit bleu à manchettes et perruque poudrée à frimas. Trente ans plus tard, nos gens eussent regardé le Français nouvellement débarqué avec surprise. Il avait pris la carmagnole et le bonnet phrygien; c'était la première république. Encore dix ans et ce fut un petit bicorne sur une redingote grise; l'empire. La cravate louis-philipparde et le pantalon à sous-pied; la monarchie constitutionnelle. La redingote et le tromblon; le second empire. Enfin l'habit noir avec la cravate blanche, que portent également présidents et garçons de café, uniforme symbolique de l'égalité; la troisième république. Et pour finir, le costume d'aujourd'hui, chemise sport et souliers de suède verts, mélange de négligé et de recherche, règne du confort raisonnable et du néo-snobisme. C'est notre époque; et en France celle de la république quatrième.

Mais le Canada, pendant tout ce temps? Pendant tout ce temps, dans le Canada désormais abandonné à lui-même sous la férule encore rude du vainqueur, rien ne changeait. Les hommes, suivant la pittoresque expression de Bruchési, continuaient d'être "des faiseurs d'enfants et de terres", abondamment. Les femmes cousaient et filaient. Les hommes portaient toujours la ceinture fléchée sur le *capot*; les femmes, la *cotte d'étoffe du pays*. Pas plus que dans le costume et dans le parler, rien ne changeait non plus dans les esprits et dans les cœurs fidèles. Ni le sentiment, ni l'objet. Sans le savoir, ils aimaient une France qui n'existait plus, puisque, vivant, elle avait nécessairement changé. Ils l'aimaient sans savoir, se faisant une France à leur idée qui était ancienne. Faut-il s'étonner si la rencontrant, ils hésitaient à la reconnaître en ses nouveaux atours, même si en fait elle n'était ni moins avenante, ni moins belle, ni moins grande dame. Elle, continuait son chemin sur la route onduleuse de l'histoire, ayant oublié en d'autres soucis et d'autres aventures le fils débile qu'elle avait dû abandonner sur le seuil encore rude

de l'Amérique. Ce fils lui-même, désormais aux mains d'une marâtre qu'il commençait néanmoins d'estimer, gardait sensible le lien qui le rattachait toujours à sa Mère lointaine. Pour les Canadiens, pour les Canadiens-Français (mots nouveaux) *jamais* ne s'était éteinte cette parenté à laquelle ils devaient leur regard clair, leur verbe franc et leurs gestes plaisants. Isolés désormais sur cette terre qui de partout tendait à être non plus européenne mais bien *américaine*, il leur suffisait de tourner les yeux vers leurs nouveaux maîtres pour sentir jusqu'à quel point ils demeuraient français. Aussi bien faut-il prendre garde que ces maîtres eux-mêmes ne le leur laissent guère oublier.

Toutes ces années ont pu passer : le lien de chair est devenu moins tangible, certes et moins prochain. Mais ni le temps, ni la distance ne sauraient entièrement l'abolir.

Autre chose encore nous lie; un autre lien et que le temps, loin de l'affaiblir, n'a fait que renforcer en le liant à nouveau. Chose matérielle encore et visible. Chose non point de l'âme et de l'abstrait; mais concrète comme la vie elle-même. Et glorieuse. Noble entre toutes, cette chose qui rappelle le vin de France dont elle a fluidité, couleur, feu et vertu. Ce second lien est le sang.

Je n'entends point par là l'hérédité. De celle-là nous avons parlé tout à l'heure et suffisamment. Et clairement. Non. Ce que j'entends est bien matière, matière fluide et vivante. Car tel est le sang humain : fluide et vivant. Celui qui, vermeil et chaud, sort de nos cœurs et court en nos veines d'hommes. Celui que l'enfant reçoit de sa mère de même que le lait. Celui que l'homme peut et doit parfois verser en libation cruelle et généreuse sur les autels de la patrie, de la liberté, de l'honneur. Et qui mieux que le sang français sait ce que c'est que l'honneur.

C'est tout d'abord de France qu'il vint pour couler sur notre sol. Si celui des martyrs fut jadis une semence de chrétiens, chez nous le sang français fut une semence de héros. Sang des colons de Champlain, des soldats de Frontenac, des marins de la Galissonnière. Sang obscur et indompté des coureurs des bois que dans la noire profondeur de la forêt, faisait subitement jaillir, comme une sève, la hache indienne ou la balle anglaise. Sang des missionnaires rougissant le poteau de torture. Sang paisible du colon dont la cognée, venue de France avec lui, touchait parfois la main en même temps que l'arbre. Sang surtout de Montcalm sur les plaines d'Abraham,

offert en suprême sacrifice. Et en même temps sang innommé, non moins noble vraiment encore que roturier, des soldats de Lévis et de Bougainville. Sang français que notre terre faisait canadien en le buvant, en s'en engraisant pour demain le faire remonter au soleil dans les épis plus chargés. Mais français toujours; et dont on pouvait suivre la trace tout au plat des rivages comme au long des plaines. Là où s'arrêtait sa trace, là aussi s'arrêtait la civilisation. Chaque étape restait ainsi scellée d'un grand sceau cramoisi, comme aussi chaque page d'histoire portait pour toujours un signet rouge. Seul il pouvait, par sa magie, changer en gloire une défaite. C'est de lui que l'on avait payé sur la terre de la Nouvelle-France le prix de la possession, de la longue et dure conquête sur la sauvagerie des hommes, la cruauté du climat, la résistance obstinée de la nature même jamais soumise auparavant; tout comme il était le ciment qui liait le destin des hommes épars sur l'immense empire américain de la France. De la baie d'Hudson jusqu'à la Nouvelle-Orléans, de Louisbourg jusqu'aux Rocheuses. Partout sur notre sol, cette rosée généreuse et fécondante.

Quand la conquête étrangère eut effectué la rupture, on put croire que ce lien précieux n'existerait plus. Qu'il ne resterait de tout cela que la mémoire d'une épopée. Les soldats de France s'en étaient allés vers d'autres champs de combats et de lauriers. Pour eux ce serait bientôt Valmy, puis Austerlitz. Mais les miliciens sans rubans et sans panache de la petite France — de cette petite France dix fois plus étendue que la grande — de cette petite France devenue paradoxalement britannique par le jeu imprévu du sort et les aléas de la politique, ces miliciens ne pouvaient laisser perdre la noble habitude du sacrifice. Bon sang ne pouvait mentir. En 1774, de leurs foyers laurentiens ils entendirent qu'on les appelait à se battre et à défendre leur patrie. Ils se battirent et bien. Si certains d'entre eux défendirent si bien Québec contre les voisins des nouveaux Etats-Unis, peut-être cela était-il dans l'intention secrète de garder intacte leur Nouvelle-France, pour le jour jamais renoncé où celle de là-bas voudrait y revenir. Cela n'est point de ma part vaine imagination, agréable fiction de romancier. Je n'en veux pour preuve que cette anecdote méconnue, perdue, puis retrouvée par un archiviste dans les vieux papiers des bureaux parisiens.

C'était le temps où le monde entier résonnait du nom prestigieux de Napoléon. L'écho des trompettes françaises, partout triomphales, était venu à travers les mers jusqu'à nos rivages lointains. Pendant que dans le Canada,

les fonctionnaires anglais s'inquiétaient, les humbles prêtaient l'oreille, émus. C'est alors qu'un petit groupe de Canadiens partit subrepticement pour outremer. Ils s'en furent à Paris. Pourquoi ? Pour prier celui auquel la Victoire semblait n'avoir rien à refuser, de bien vouloir tourner ses yeux vers ce qui avait été la Nouvelle-France; de bien vouloir reprendre par entente, rançon, même par les armes, ce pays qui après moins d'un siècle n'avait pas cessé d'être français de cœur. Ne lui suffirait-il pas de dire : "Je veux que cela soit," pour que cela fût, lui qui faisait et défaisait rois et royaumes à son caprice ? Mais les bureaux de Paris ne comprirent point. Une telle démarche par des gens si bizarrement vêtus, les surprit. Tant de fidélité dut leur paraître incroyable; tant de naïveté, suspecte. Les Canadiens ne furent point amenés aux pieds du trône orné d'abeilles d'or. Ils ne virent pas l'Empereur. Mais on les aiguilla prudemment vers les antichambres des bureaux de Fouché. Et quelque directeur de police fut chargé de voir à ce que ces ambassadeurs en bonnet de castor fussent promptement embarqués. Le Canada ! Cela était bien loin. Si loin. Trop loin.

1870. La France lutte et se débat. Ses fils meurent en vain. Et voilà qu'après maintenant cent ans et plus, assez de sang français reste encore dans les veines canadiennes pour qu'à la nouvelle de Sedan il se mette à bouillir. C'est au représentant de la France à Québec qu'une délégation se présente. Ils sont là une cinquantaine de jeunes gens; et des centaines d'autres sont prêts à les suivre. Que demandent-ils ? Chapeau bas, ils demandent qu'on leur donne passage et des armes, qu'on les mène en France afin qu'ils puissent combattre pour cette France qu'ils ne sauraient oublier.

Un demi-siècle plus tard, par un retour imprévisible de l'histoire, c'est bien le sang canadien ou, si l'on veut, du sang français jaillissant de cœurs canadiens et, paradoxe suprême, sur des uniformes britanniques, qui coulera en terre française, cette fois. Qui eut pu croire jadis à Versailles qu'un jour viendrait où la Nouvelle-France viendrait au secours de l'ancienne ? 1917. Sur les bords de la Somme et les collines de la Meuse, à Courcellette et à Vimy, du sang canadien pour féconder cette même glèbe ancestrale d'où il est jadis sorti. Le cercle est maintenant fermé.

Trente ans plus tard, de nouveau se noue le lien, pour la justice et la liberté, pour la défense des corps et la salvation des esprits.

Il y avait eu pour commencer, la libération française, une fois de plus, dans le rite atroce et inévitable de la guerre. La poitrine contre l'acier, vainement.

Puis, quand la France eut été ligotée et baillonnée ; quand elle fut souffletée du dehors par l'incompréhension des uns et trahie du dedans par le calcul ou la veulerie des autres, sur les prés et les futaies de France on vit descendre en pluie féconde le sang des aviateurs canadiens. Rachat de celui qui avait été versé jadis chez nous. Gloire pour gloire ; sacrifice pour sacrifice. Et quand enfin sonna l'heure triomphale de la résurrection, ceux qui disaient d'elle comme autrefois de Lazare : "Jam fœtet", stupéfaits, la virent qui surgissait toute claire et droite dans la pureté du jour affranchi. Ce furent les troupiers de nos régiments de Maisonneuve et de la Chaudière, avec les fusilliers de Winnipeg et de Vancouver, de Glasgow et de Pittsburg, qui vinrent mourir sur les campagnes de Caen et les côtes de la Seine ; paiement différé mais magnanime de la dette devenue désormais lien de sang. Par lui nous sommes plus parents que jamais. Frères désormais par lui comme nous l'étions déjà par la chair.

Il reste entre France et Canada un troisième lien, moins tangible, celui-là, mais non moins vrai. Et ce lien est le lien de l'esprit.

De tous, ce lien de l'esprit est peut-être le plus fort, le plus durable. Rien n'attache mieux les hommes que la communauté de sentiments, l'accord de la pensée, la similitude de la connaissance. On se sent instinctivement près de qui ressent comme soi-même. Et puisque c'est par le verbe que tout cela, sentiments et pensées, se peut exprimer, le verbe reste, bien qu'immatériel, de tous les contacts, celui qui le mieux joint les hommes même ceux-là que séparent parfois le temps et la distance. Telle est la force de l'esprit, telle est sa vertu qu'il peut certes unir cela que rien autrement ne joindrait ; de même qu'il peut, opposé, séparer ceux-là qui sont d'une même chair.

Un jour, il y a bien des siècles et des siècles, loin, bien loin d'ici, à l'aurore même de la pensée humaine naquit dans le temps et dans l'espace un souffle nouveau. Seuls, jusque-là, les dieux avaient régné sur un monde encore bestial. Après tant d'âges obscurs, le monde allait enfin devenir humain. Ce souffle, ou pour lui donner son appellation latine si pleine de sens, cet *animus*, cette âme prit naissance tout au fond de la Méditerranée, dans le berceau prestigieux que de tout temps lui avait choisi un destin

généreux. C'était près des collines de l'Hymette où butinaient les abeilles ; et surtout au pied de cette butte vénérable consacrée à Pallas-Athéna, mère de la sagesse, des sciences et des arts, là où les propylées dressent encore dans le soleil la nudité de leurs colonnes antiques et pleines de noblesse. Suivant une loi mystérieuse, ce souffle, cet esprit, courra désormais vers l'ouest. C'est ainsi qu'après s'être formé sur les champs attiques, il glissa sur les flots cérulés de la mer Ionienne. C'est ainsi qu'il vint *animer* — le mot ne saurait être plus juste — la ville des Sept collines et cela qui fut longtemps la Grande-Grèce. Il régna dès lors sur les terres suaves de l'Ombrie aux belles perspectives et sur les pentes lyriques de Fiésole. Puis il continua son chemin vers l'occident. Un peu plus tôt, attaché aux voiles venues de Phocée, il était déjà venu toucher directement la côte heureuse d'Antibes ; et le port accueillant de Marseille l'avait vu arriver porté par les vaisseaux mycéniens. Dès lors les pâtres des plaines de Provence le respirèrent ; et les oliveurs d'Andalousie ; et même plus haut, les vendangeurs blonds des rives de cette Moselle qui inspirait à Ausone des vers charmants ; jusqu'aux hardis et rudes nautonniers qui allaient quérir les métaux dans les brumes nordiques de la lointaine Thulé. A tous ces êtres jusque-là frustes et durs, il apprit à chanter sur un mode nouveau, plus doux que le mode héroïque qui convenait aux demi-dieux farouches du Valhalla. Mais assis sous un chêne touffu, lorsque dans le chant des cigales célébrant le soleil, la méridienne venait interrompre les travaux des champs, les hommes qu'il inspirait donnaient à mi-voix ces chansons d'amour et de joie qui sont venues jusqu'à nous. Ils les préféraient désormais aux hymnes scandés par le bruit des épées frappant les boucliers, en hommage à ceux qui avaient su mourir. Car les hommes désormais avaient appris de lui la douceur de vivre.

Remontant le val de Rhône, il mûrit au passage les raisins de la Bourgogne et les blés de la Beauce. Pour s'arrêter enfin, et longuement, en un des lieux d'élection où souffle l'esprit.

Dans la buée nacrée de cette Ile-de-France, il prend une nouvelle saveur, une douceur aimable qui jusque-là lui faisait quelque peu défaut. C'est que nourri de soleil méridional, il n'avait jamais subi la douceur apaisante des soirs de véritable automne ; ni connu, relevées qu'elles sont par la cruauté même des hivers glacés de bise, les pâques prestigieuses de la nature s'éveillant à nouveau dans avril revenu. Désormais, suivant paresseusement les

boucles de cette Seine qui lui rappellent l'antique et lointain Méandre, ce qu'il touche d'abord de Paris, après les feuillages de Vincennes, ce sont les quais de Bercy où, bien alignés, dorment les régiments des vins de France. Les plus nobles qui furent jamais, et qui font oublier les vins de Chio ou le pramne additionné d'aromates et de goudron. Puis dans sa course alentie, il vient frôler le vaisseau de la Cité avec les mâts jumelés de Notre-Dame et la misaine délicate de la Sainte-Chapelle. Tout auprès, le Louvre offre ses corniches lourdes des guirlandes de l'histoire. En face, sur la rive voisine : Saint-Germain-des-Prés, et ses pierres grises, souriant aux enthousiasmes juvéniles ; et la colline de Sainte-Geneviève, cité des livres. Puis, toujours poussé par ce courant mystérieux qui le mène de l'est vers l'ouest, il suit la Seine et s'élançe sur la mer. Vers l'Amérique, vers le Cap Diamant, vers nous.

Si vos yeux s'arrêtent sur la carte de l'Atlantique nord, de cette mer qui sépare France et Canada, ils verront d'une part la pointe extrême de l'Europe, c'est-à-dire la péninsule bretonne, s'avancer comme un sein nourricier chargé de lait. Et d'autre part, juste en face, le golfe Saint-Laurent ouvert comme une bouche assoiffée. Symbole curieux d'un fait réel.

Cette nourriture de l'esprit qui permit au Canada de grandir, c'est vraiment de France qu'il la reçut, à cet âge où, trop jeune encore, il ne pouvait se suffire. Et le souffle qui vint nous animer d'abord, qui nous anime toujours, nous du moins du Canada français, c'est le souffle immortel qui, parti jadis des terres de l'Attique, fait vivre notre civilisation. Sans ce souffle, qu'aurions-nous été vraiment ?

Car nous devons aux forces géologiques, obscures et un million de fois séculaires, la forme de la terre que nous habitons. Les vents ont travaillé pendant des centaines de milliers d'années pour façonner et adoucir les collines auxquelles est adossé le pays de Québec. Le repliement de l'écorce terrestre et l'écoulement obstiné des eaux ont peu à peu creusé cette vallée laurentienne qui est notre héritage particulier. Mais il fallait que la France vint insuffler une âme à un corps sans cela inerte. Celle âme, ce fut le souffle dont je parlais tout à l'heure, souffle attique, cette âme latine, ce fut la forme du verbe français.

De France vinrent nos premiers missionnaires. En même temps que la connaissance divine, ils enseignaient, en français, les premières notions de

la connaissance humaine. Cette civilisation d'Europe qui commettait le crime de donner à l'Amérique nordique la poudre et l'eau de feu, cette civilisation apportait aussi le livre. Et c'est ainsi que les fils des laboureurs et des soldats venus de France pouvaient espérer communier dans le savoir.

Dès l'enfance, déjà, ils avaient appris les mots du doux parler français ; ces mots que l'on retrouve souvent sur les lèvres canadiennes inchangés, dans la forme même qui était la leur il y a trois cents ans. Précieusement gardés, ils reparaissent aujourd'hui devant l'étranger surpris, pièces d'or ayant cours encore dans nos campagnes fidèles. Et en même temps qu'ils apprenaient à parler, nos gens apprenaient aussi à chanter. Chansons de France, seule richesse ou quasi, qui leur resterait lors de la faillite de leur destin premier.

A mesure qu'ils apprenaient les mots, leur esprit s'ouvrait, puisque c'est par le langage surtout, par le son et par l'image, que se précisent en nous les idées et que se délimitent les concepts. La sensation n'a pas besoin de mots ; le cri lui suffit. Souffrance ou plaisir, la sensation est commune à l'homme et à la bête ; au végétal même. Mais l'idée ne saurait exister claire sans le support des mots. La pensée ne peut prendre forme sans le verbe. Les mots sont les clefs innombrables du trésor de la connaissance. Quand l'homme fut devenu pleinement homme, il apprit non plus seulement le langage parlé et le langage chanté, mais en outre, désormais, le langage écrit. Truquement admirable par lequel, cent fois mieux que par l'infidèle tradition, les générations transmettent aux générations les notions recueillies au cours des âges successifs.

Quand chez nous furent passées les premières années de colonisation ; quand sur les campagnes régna la paix propice à la lecture, quand les lampes purent rester allumées dans la longue nuit d'hiver, il vint de France des livres en nombre de plus en plus grand. S'il est incontestable qu'à l'époque dont je parle, peu d'hommes savaient lire vraiment, et que moins d'entre eux, encore, lisaient effectivement et par goût, on se tromperait certes en croyant qu'il n'y avait chez nous point de lecteurs, et, partant, point de rayons chargés d'in-octavos et même d'in-quartos. Lorsqu'entre la mère et le fils se rompirent les relations politiques et culturelles, quand les navires de France ne purent plus venir sur nos bords apporter les œuvres des philosophes et des poètes, il y avait déjà dans quelques presbytères et dans les

manoirs de la petite noblesse terrienne, des bibliothèques particulières où l'on gardait et goûtait le trésor de la culture française et européenne.

Dans ce moment, et justement parce que les autres liens n'étaient plus facilement sentis ni même, par certains, tolérés, le lien de l'esprit se tendit plus solide encore. L'esprit se fit plus prompt. Posséder un livre français, lire en français, goûter Racine, Montesquieu et les Encyclopédistes fut une façon de rester français au Canada, une façon de n'admettre point la défaite, une façon de protester silencieusement mais avec combien d'efficace contre le fait de la conquête.

Un siècle n'avait pas passé qu'une vague nouvelle d'idées françaises venait jusqu'à nos rives. Aucun historien ne s'est encore donné la peine ou n'a encore eu le temps d'analyser l'influence qu'eurent sur les esprits du Bas-Canada les idées libérales du XVIII<sup>e</sup> siècle, dans ces luttes politiques entreprises pour la revendication de nos droits ; et dans cette révolte de 1837 qui, même défaite, sauva l'âme française du Canada. Pourtant le fait de cette influence me paraît indubitable. C'est que, malgré la distance, malgré même la résistance obstinée de certains éléments auxquels les idées nouvelles étaient suspectes et pour cause, on lisait de plus en plus, ce qui veut dire qu'on lisait en français. Pour la première fois chez nous le livre donna lieu à des querelles, à des mouvements contradictoires d'opinion dont certains épisodes ne laissèrent pas d'être violents et parfois même inquiétants. L'institut Canadien de Québec, en fut le témoin et, à Montréal, la victime.

Puis, avec le temps, les contacts spirituels se firent plus réguliers. Tant que les navires avaient été soumis aux caprices du vent, les visites avaient été rares, les expéditions espacées. Mais quand la vapeur eut dompté l'Océan, on vit des Français venir renouer le contact avec le lointain Canada. De même, quelques-uns des nôtres virent se réaliser le rêve que porte en son cœur tout canadien français : voir la terre de France. Pouvoir se dire en présence d'un village du Forez ou dans une petite rue de La Rochelle : "C'est d'ici qu'il partit, cet ancêtre de qui je descends. Voilà ce qu'il laissait derrière lui. Voilà les images, où à peu près, qui lui revenaient le soir avant de s'endormir." C'est de cette époque, de ces voyages, de ces pèlerinages des nôtres que date chez nous une ère nouvelle pour l'intelligence. Ce temps dut être celui où naquit la culture canadienne d'expression française. Au début, notre littérature ne fut que copie, imitation ; non parfois sans

talent. Nous eûmes notre Victor Hugo dans Fréchette, notre Rochefort dans Arthur Buies, même notre Louis Veillot dans Tardivel. Mais qui les lit encore se rend compte que nous sûmes garder dans tout cela un sens respectueux des proportions !

Après la Grande Guerre, ce fut l'accélération du mouvement de translation. Le nombre de jeunes Canadiens allant à Paris faire un séjour d'études décupla, centupla. Architecture, histoire, médecine, lettres, droit, peinture, sciences, c'est tout cela que nos étudiants allèrent apprendre et perfectionner. Or, il leur arriva ce qui devait leur arriver sous pareil climat. Tel qui était allé étudier la chimie revint avec la passion des lettres. Tel futur architecte se découvrit aquarelliste. Tel médecin se passionna pour la peinture. Tel légiste s'amusa à relever les similitudes de nos folklores. Et tous s'en trouvèrent singulièrement enrichis. Car c'est un fait, trop souvent oublié en Amérique, que l'inutile est, des ornements de l'esprit, le plus agréable. De tout cela, de ce contact avec une civilisation jusque-là à peine soupçonnée, avec la France vivante, tous revenaient au Canada plus pleinement humains ; même si pendant quelque temps ils étonnaient leur entourage par leur moustache trop gauloise, leur accent plutôt composite ou leur goût affiché pour le cubisme en art. Une génération n'était point révolue que leur influence se faisait sentir. Et de leur fait ce qui naguère passait pour dangereuse nouveauté était devenu intéressant quotidien.

Décrire les résultats actuels de l'influence française sur la culture canadienne serait entreprendre une autre conférence. Je m'en garderai bien. Quel plaisir, j'aurais à faire valoir comment, chez nos compatriotes de langue anglaise même, certains esprits et non des moindres, se sont enrichis à cette source. Mais est-il quelqu'un qui puisse contester l'apport magnifique fourni par ces échanges : hommes de France au Canada, hommes du Canada en France.

Voilà donc, trop brièvement à mon gré, trop amplement à votre gré à vous, mes chers et patients amis, les liens qui nous unissent encore, nous du Canada, à ceux qu'obstinément et sans gêne nous appelons nos cousins de France. Qu'ils nous pardonnent si nous mettons sur cette parenté maintenant un peu distante, un accent si marqué. Nous sommes des cousins de province. Comme tels nous sommes fiers d'être apparentés à cette vieille famille française, noble à soixante-quatre quartiers et plus ; même si

aujourd'hui notre branche cadette est en train de connaître une assez jolie fortune.

Mais si nous voulons mettre à profit notre héritage, si nous voulons jouer effectivement dans le monde le rôle important auquel nous aspirons et que le sort semble vouloir nous confier, il nous faut, à nous Canadiens français qui n'avons pour appui ni l'autorité britannique, ni la masse américaine, nous rappeler sans cesse les liens, toujours actuels, que nous gardons avec la France. Liens avec une France qui n'est pas la France des rois, la France des empereurs, ni celle des présidents ; une France qui n'est de droite, du centre, ni de gauche ; une France qui n'est ni passé, ni futur ; non pas *une* France, mais *la* France.

C'est à elle que nous devons demander de nourrir nos esprits et de nous aider à être non pas sa copie servile — car notre ambition est autre — mais à être plus pleinement nous-mêmes.

Tous nous avons été plus ou moins conscients des liens que nous gardons avec elle. Que ce soit par nos pères, qui nous en parlaient toujours d'une voix adoucie ; que ce soit par ses livres, si nous avons su choisir ceux qui chantaient une meilleure France ; ou par son génie artistique, qui a su faire des arts véritables de choses ailleurs aussi domestiques que la couture et la cuisine. Et l'ayant tous plus ou moins connue, nous l'avons tous aimée ; les uns moins, les autres plus.

Et c'est parce que même grands, même arrivés à notre majorité, nous pouvons encore recevoir d'elle et réciproquement, désormais, lui donner, que nos yeux se tourneront encore vers une France dont nous savons que rien jamais ne pourra éteindre son rayonnement. Nous-mêmes, et après nous nos fils et neveux, referont le pèlerinage dans la même direction : vers l'est où chaque jour renaît la gloire vivifiante du soleil.

Car nous savons bien que pour longtemps encore, c'est de ce côté que nous viendra la lumière.

Le Comité d'organisation de la fête du cinquantienaire  
de l'Alliance Française de Montréal était composé de :

MM. Jean Lallemand ;

Marcel Nougier ;

François Ducros ;

Jean Houpert.

BNQ



000 302 906